

Bacheliers parisiens devant la littérature

Nous avons le plaisir de publier aujourd'hui trois des meilleures compositions françaises de la dernière session du baccalauréat à l'Université de Paris — parmi les milliers qui sont passées sous les yeux des examinateurs.

Un jugement de Vauvenargues

Gilles Deleuze, qui est né le 18 janvier 1925 et est élève du Lycée Condorcet, candidat dans la série A, a choisi le sujet que voici : « Commenter ce jugement de Vauvenargues : « Pour accomplir de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir. »

V AUVENARGUES, annotant un exemplaire de La Rochefoucauld, a souvent écrit ces mots : « maxime de roman » (1). Par là, il a voulu dire très exactement que les maximes de La Rochefoucauld s'attachent à des cas particuliers, qu'elles sont les maximes d'une expérience. (De même que les romans de Stendhal sont les romans d'une expérience.) Or les maximes de Vauvenargues sont aussi les maximes d'une expérience. Mais cette expérience de Vauvenargues, au lieu d'être nourrie par l'exemple d'autrui, est forte de son propre exemple. Ainsi, dans une maxime comme celle-là : « Pour accomplir de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir », il y a tout Vauvenargues.

Ne la commentons pas encore : il faut songer auparavant à toute sa grandeur et à sa beauté. Surtout qu'elle est sortie des lèvres d'un homme qui, sa vie durant, fut à mi mort, qui *devait mourir*, et qui le savait. Il savait que les grandes choses — ce mot de « choses », quels vastes horizons il dévoile ! — il savait que les choses qu'il rêvait de faire seraient interrompues par la mort, brusquement, brutalement.

Une objection ? — Mais si l'on vivait comme si l'on ne devait jamais mourir, les méchants, ou seulement les timides que l'idée de la mort bride, se jetteraient dans les plus grands excès ? Sans frein, sans remords ? — C'est possible. Mais Vauvenargues ne pensait pas à ceux-là, il pensait à ceux qui sont capables d'accomplir de grandes choses. A ceux qui ne craignent point de suivre l'élan du cœur et de la passion. Il est tout à fait du XVIII^e siècle, Vauvenargues ! (2) « Les grandes pensées, disait-il, viennent du cœur » ; les passions sont bonnes, elles nous permettent d'accomplir de grandes choses — à condition que nous laissant aller à la force agissante de leur mouvement, nous vivions comme si nous ne devions jamais mourir.

Autre objection : Vauvenargues, un Pascal adouci (disait Sainte-Beuve) mais non affaibli. C'est-à-dire, Pascal moins le gouffre. Mais Pascal est profondément, intimement chrétien : or Vauvenargues était-il chrétien ? Cette maxime, elle-même, est-elle chrétienne ? Ne semble-t-il pas que le chrétien doit penser à la mort, et la contempler, et la méditer, presque l'attendre ? — Non pas ! La meilleure façon de s'y préparer, c'est de n'y penser pas, c'est de faire comme si elle ne devait jamais venir. Cela, Vauvenargues l'a admirablement compris. Il est beaucoup plus chrétien qu'on ne pense — cette maxime le prouve — il est chrétien dans le fond de son âme.

Quel est le but de la vie, pour un chrétien, pour Vauvenargues ? C'est d'entrer à son tour — et « pour sa voix » comme disait Péguy — dans l'éternel concert des âmes fortes, c'est de laisser quelque chose de soi, après soi. (Ne pas mourir tout entier, c'a été l'angoisse de Vauvenargues.) C'est de laisser une œuvre sur la terre, de se sacrifier, de se donner à cette œuvre.

Peut-on laisser une œuvre — œuvre humaine, terrestre — si l'on ne pense qu'à la mort ? Voyez Amiel : il était obsédé par l'idée de la mort, par la faiblesse et la vanité de notre être. Dans un repliement sur soi-même absolu, il s'étudiait, s'analysait, se disait : tu es faible, et qu'es-tu ? Bientôt tu ne seras plus rien. D'où sa célèbre incapacité d'accomplir la moindre chose. Amiel, c'est la déroute de la volonté devant les méfaits de l'analyse. Et aussi devant cette obsession de l'anéantissement. Comment, encore une fois, aurait-il pu laisser la moindre œuvre ? Il est impossible, mathématiquement parlant, qu'un homme habitué à penser : « on a à peine le temps de trouver ce qu'on cherche, on n'a pas le temps de le dire, car il faut aussitôt mourir », il est impossible qu'un tel homme accomplisse de grandes choses. Pourquoi en accomplirait-il, puisqu'il est persuadé qu'il ne pourrait pas même, avant que mourir, communiquer aux hommes le résultat de ses travaux ?

Voyez Joubert, ce génie amiélesque ! Cet homme qui, comme Vauvenargues, a été dévoré par l'ambition de laisser quelque chose, mais qui, comme Amiel, a toujours eu la mort devant les yeux, n'a rien accompli qu'un petit livre de cent pages (3).

Quel est le but de l'Art ? C'est de recréer avec les formes de la vie imparfaite, les formes de la vie parfaite, c'est de ramener un peu de beauté sur la terre. C'est, considérant la société moderne comme un poème mal fait, de vouloir refaire ce poème. Si l'on ne peut pas commencer cette œuvre, on l'on ne sait se dégager de l'étreinte morale, de l'emprise de la mort. Car l'idée de la mort, c'est quelque chose d'exclusif. Il n'est rien qui puisse subsister à côté d'elle. Elle est à l'esprit ce que la sensualité est aux sens : elle ne supporte rien d'autre qu'elle-même. Elle tue toute tendresse, tout amour de la beauté (4). Pourquoi ramener un peu de beauté sur terre, si l'on est persuadé qu'on va la quitter si vite ? Pourquoi éprouver le besoin de se dépasser — c'est cela, l'Art — si l'on croit que la mort va bientôt couper cet élan ?

Pour accomplir de grandes choses, il faut donc vivre comme si l'on ne devait jamais mourir — il est, à ce propos, un contresens à ne pas faire, c'est de croire



que Vauvenargues a voulu dire qu'il ne fallait point se hâter, qu'il fallait faire comme si l'on avait l'éternité devant soi. Non, Vauvenargues n'a pas voulu dire cela. Ce n'est pas parce qu'un homme est parvenu, par la force de son énergie, à vivre comme s'il ne devait jamais mourir, qu'il peut se permettre d'oublier le temps, d'être en retard. Il a à accomplir une œuvre, il doit le savoir, qui l'oblige à ne jamais perdre une minute.

Ainsi de Molière : on a dit que Molière a joué les Précieuses parce qu'elles offensent la Raison. Sans doute ! mais il est une cause infiniment plus profonde — Molière était plein d'une sève, d'une vitalité agissante, qui le poussait à accomplir de grandes choses (et je ne crois pas, quoi qu'on dise, que Molière ait vécu dans l'obsession de la mort). On pourrait dire que le fond de son caractère était l'impatience. Or le fond du caractère des Précieuses, c'est le retard : ainsi qu'est-ce d'autre que leur refus d'appeler les choses par leur nom, sinon un retard ? C'est donc, en quelque sorte, pour une incompatibilité d'humeur que Molière a joué les Précieuses — et son exemple montre qu'un homme occupé à accomplir de grandes choses, c'est-à-dire un homme qui vit comme s'il ne devait jamais mourir, c'est quand même un homme pressé.

Je résume : on ne peut être artiste que si l'on vit comme si l'on ne devait jamais mourir, que si l'on met tout son effort à se dépasser soi-même, comme si l'on était éternel. Voyez Ronsard : c'est quand il est vieux qu'il trouve à nouveau matière à se dépasser. Voyez Hugo : un perpétuel dépassement de soi-même — il croyait à coup sûr qu'il ne mourrait point, et son lyrisme était toujours renouvelé par de nouveaux éléments :

Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain.

Voyez Stendhal : il se résignait à n'être compris que vers 1880, mais c'est qu'à la vérité, il n'était pas bien sûr qu'à cette époque, il ne vivrait pas encore.

Et Vauvenargues lui-même ? Il savait qu'il mourrait tôt — « immaturus » —, mais il a oublié qu'il allait mourir, il s'est donné à une œuvre immense : Introduction à la connaissance de l'Esprit humain. Il n'a eu le temps que de peu faire, mais ce peu qui nous est si précieux, nous le devons à ce qu'il a vécu comme s'il ne devait jamais mourir (5).

Et, en effet, il n'est point mort : ceux qui vivent comme Vauvenargues entrent dans une vie plus complète, plus absolue, je veux dire qu'ils entrent dans la Tradition.

GILLES DELEUZE.

(1) Bien plus, M. de Lacretelle a eu l'idée de faire des romans empruntant leur matière à quelquel maxime de La Rochefoucauld.

(2) Non pas du siècle de Voltaire, malgré la célèbre amitié qui unissait les deux hommes, mais du siècle de Rousseau.

(3) Il est vrai que c'est un livre délicat, délicieux : le plus attique des livres français.

(4) Exemple : *Le Malade imaginaire*.

(5) Un auteur dont j'ai oublié le nom a admirablement exprimé le réconfort que nous pourrions apporter la vie et l'œuvre de Vauvenargues : c'est un admirable exemple, c'est une œuvre à lire partout, mais surtout, disait l'auteur, pendant la guerre, dans les « cagnas ».

La composition de **Gilles Deleuze** a obtenu 17 sur 20 avec les appréciations suivantes du correcteur : « Talent incontestable. Composition nette et ferme, pas mal écrite. Quelque manque de modestie ou de mesure ».

(Voir la suite en page 4)

TRAVAUX DES ÉCRIVAINS

— Fernand Demeure vient de corriger les épreuves de **Clude Martin**, le tonnelier devenu général.

— Les Cahiers de Rochefort présentent **Ombres**, poèmes de Ribemont-Dessaignes et **Des oiseaux seront ivres**, de Charles Bocquet.

— Du côté de la poésie encore : **Horloges aux corps** par Edmond Humeau, aux Cahiers de Vulture.

— M. Robert de Traz vient d'écrire un roman **L'ombre et la lumière**.

— M. Constantin Weyer travaille à : **L'aventure vécue de Dumas père**.

— M. François Porché publiera prochainement un **Dostoïewski**.

— On annonce : **Orient et Occident** par René Gillouin.

— Jean Dessau vient de terminer pour la N. R. F. la traduction de **Un homme en trop**, roman de l'écrivain danois d'origine française Peter Tutein, qui décrit la vie au Groenland.

— Pierre Guéguen prépare **L'Anguille** ou **L'Apologie**, « poème didactique » sur le langage.

— Guy Laborde se propose de publier en édition de luxe un manuscrit inédit laissé par son oncle, l'artiste regretté Chas Laborde.

— De Pierre Pascal paraît au **Mercury** une traduction des **Poèmes** d'Edgard Poe.